

## QUARANTE ANS !

Autrefois, lorsque sur ma tête  
Le poids des ans semblait léger,  
Toute mon âme était en fête...  
Quand j'avais le temps de songer.

Oh ! c'est qu'alors la rêverie,  
Amante féconde, venait  
Berçer sur leur couche fleurie  
Les enfants qu'elle me donnait.

Maintenant ma veille est morose,  
Mon sommeil plein de rêves noirs ;  
A mon aube pas une rose,  
Pas une étoile pour mes soirs !

La réalité sérieuse  
Toujours se dresse devant moi,  
Et fait fuir la folle riuse  
Qui chantait gaiement sous mon toit.

Quarante ans !... Demain j'aurai l'âge  
Où l'homme cesse de monter...  
Au sommet du pèlerinage  
Hélas ! si l'on pouvait rester !...

Mais l'autre versant des montagnes  
Déjà s'incline sous vos pas...  
Et l'on voit de sombres campagnes,  
Pays d'où l'on ne revient pas.

Jetez un coup d'œil en arrière  
Sur le rude chemin tracé ;  
En suivant la pénible ornière  
Quel vestige avez-vous laissé ?

Honneurs, plaisirs, projets sans nombre,  
Et baisers donnés ou rendus,  
Tout s'est évanoui dans l'ombre...  
L'ombre immense des jours perdus...

Ou, si quelque lueur scintille,  
Douce comme un rayon naissant,  
C'est l'éternel reflet dont brille  
Le bien que l'on fait en passant,

Le sou qu'on jette à l'indigence,  
L'appui prêt, l'amour de tous,  
Un conseil, l'oubli d'une offense...  
Voilà ce qui reste après nous !...

M. DES ESSARTS.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

## PREMIÈRE PARTIE

## VII

UN CŒUR SERRÉ

(Suite)

Elle le regarda fort sottement, du reste il faut avouer qu'elle n'avait pas d'yeux de rechange ; c'est dommage que cela ne s'achète pas comme une robe de bal.

—Je croyais, monsieur, qu'une bonne femme de ménage...

—Je ne saurais que louer vos intentions, interrompit Amédée profondément ironique, mais seulement les intentions ; je garde la conviction que la femme riche de loisir pour le bal peut laisser au pauvre cordonnier le droit de la chausser et à la couturière l'honneur et le bénéfice de faire ses robes.

—Alors, vous me blâmez ? demanda Elodie piquée.

—Je ne me le permettrais pas, mademoiselle ; une femme supérieure comme vous n'a pas de juges, elle n'a que des admirateurs ; j'exprimais très humblement mon opinion. Il y a tant de travaux de femme, même dans un ménage modeste, que j'aimerais à voir les mains blanches s'y exercer et laisser le cuir aux mains rudes et calleuses du savetier.

Elodie, étonnée de n'avoir pas autant de mérite qu'elle s'en supposait, essaya de sortir d'embaras par une autre voie :

—Et le plaisir, monsieur de porter son ouvrage ?

—Ce plaisir ressemble bien à l'amour-propre ; c'est une vertu qui n'est pas pure d'alliage ; il vaudrait mieux tricoter des bas.

—Il est bête, monsieur le professeur de rhétorique ! pensa Elodie qui dit fort sèchement : Tous les hommes ne sont pas de votre avis ; tricoter est un travail de vieille femme.

—Et le reste, mademoiselle, reprit avec animation Amédée, ennuyé de cette pécore, le reste c'est le travail du peuple ; n'empêchez pas sur ses droits ; puisque Dieu vous a donné l'argent qui paie son labeur, ne lui volez pas son salaire en faisant ce qui n'est pas de votre devoir d'état pour l'unique satisfaction d'être mal chaussée, mal gantée et de porter des chapeaux d'amateur.

—Est-ce que mon brodequin va mal ? demanda Elodie en avançant une horrible petite chaussure en satin français gris, dont les coutures se tordaient disgracieusement.

—Avec un joli pied, mademoiselle, on est toujours bien chaussé.

Et sur ce compliment général qu'elle pouvait s'approprier, et qu'elle s'appropriait, il reconduisit sa danseuse ; après l'avoir saluée, il poussa un soupir de délivrance.

—Triple âne, triple imbécile, pensait-il, celui qui épousera ce bas gris.

Et las de vulgarités, las de sottises, il reprit le chemin de son petit cottage où Annonciade, l'espérait, veillait.

En arrivant par la porte du jardin dont il avait une clef, il fut tout d'abord saisi par le doux repos qui planait sur sa demeure, repos si délicieux après le tourbillon dont il sortait. Il put entrer dans le salon sans bruit. Annonciade s'était en-

dormie sur son fauteuil, la lune qui la frappait de ses rayons la faisait paraître plus blanche que jamais. Il sembla à Amédée que sa vision du bal était palpable, que ses yeux ravis contemplaient bien la petite fée de ses jours de bonheur, qu'elle allait se lever, sourire et dire : vous êtes de la famille. Il s'arrêta longtemps à l'admirer ; la sensation la plus profonde de paix sereine et d'espérances s'empara de son être pour en calmer les agitations et les ennuis. Un secret existait entre lui et cette femme aimée, mais il sentait, en la voyant si calme, plongée dans ce sommeil d'enfant, que rien de triste, rien de coupable ne pouvait se cacher sous ce mystère.

Il s'approcha timide, tremblant, il voulait la voir de plus près et non l'éveiller ; la lampe brûlait encore d'une lumière affaiblie, suffisante cependant pour laisser voir un livre tombé des mains d'Annonciade sur sa robe ; à la page entrouverte, Amédée put lire : Imitation de Jésus-Christ. Ainsi, dans son absence, elle priait. Loin de s'abandonner, comme il le craignait, aux dangereuses rêveries du cœur, elle cherchait la force et le secours en Dieu. Amédée sentit son cœur envahi par l'émotion ; il avait douté de cette enfant dont la vie ne renfermait ni une faiblesse, ni une tache. De cet ange, ses yeux se portèrent au ciel ; il comprenait bien que s'il pouvait prier comme elle, comme elle il serait consolé. Il ne doutait pas de l'existence de Dieu, pas de son amour, pas de sa bonté, et pourtant il doutait qu'il écoutât sa prière, qu'il voulût l'exaucer.

Tout dans la nature semblait prier. Les fleurs qui demandaient de la rosée et Dieu la leur envoyait ; les marins et les voyageurs souhaitaient la lumière et les étoiles se levaient ; aux travailleurs fatigués Dieu accordait le silence protecteur du sommeil paisible, à l'oiseau l'abri d'un buisson ; au cœur agité qui, confiant se serait tourné vers lui, il aurait donné l'espérance.

Un mouvement d'Amédée éveilla Annonciade ; elle trahit une impression de joie en voyant son mari, elle n'espérait pas qu'il fût de retour sitôt et le grain de jalousie qui fermente dans toute tête de femme lui avait rendu cruelle l'attente de ce bal.

—Déjà ! exclama-t-elle.

—Est-ce donc trop tôt ? murmura Amédée ; je ne peux pas vivre longtemps loin de vous.

—Ne me trompez pas ainsi, dit-elle en se levant pour fuir cette voix aimée ; on tient ces propos à toutes les femmes, cela fait trop de mal d'y croire, puisqu'il faut se réveiller.

Les paroles d'Annonciade allèrent au cœur d'Amédée comme un reproche et comme une révélation. Il ne savait dans la demi-lumière qui frappait son intelligence sur qui portaient les soupçons de la jeune femme, mais il voyait clairement que là étaient ses griefs et qu'il lui serait doux et facile de les détruire. Cependant il devait y mettre de la réserve ; il n'ignorait pas qu'une idée dominante entrée dans l'âme d'une femme s'enracine par les procédés qui devraient la détruire et que le temps et la conduite sont les seuls remèdes à la jalousie. Il scruta son passé d'un regard sévère et rapide ; il en aurait, à ce moment, bien volontiers rayé quelques écarts, mais l'inflexibilité du fait accompli ne lui permettait que d'en gémir et de les faire oublier.

Pendant qu'en lui-même il faisait les réflexions qui précèdent, les grands yeux de la jeune femme, rivés sur son visage, y cherchaient la vérité, tandis qu'Amédée, surpris par l'attaque, gardait un silence accusateur.

Il le rompit :

—Je n'ai pas la prétention d'avoir vécu comme un ange, mais j'ai celle de vous aimer.

Annonciade, qu'avaient blessée l'hésitation et la lenteur de la réponse, éclata d'un rire faux.

—Si vous persistez dans ce genre de plaisanteries, je vais croire que la fatigue vous emporte dans le pays des rêves.

—Mon cœur dort toujours auprès des autres, mais il veille auprès de vous.

—Ah ! quelle phrase de roman ! parfaitement d'accord, du reste, avec cette toilette de bal ; l'esprit et le corps sont en tenue. Remettons la suite à demain, mon cher Amédée, et donnez-moi galamment la main jusqu'à ma chambre.

—Vous êtes blessante, Annonciade, mais qu'il soit fait comme vous le voulez ; l'heure de la justice sonnera et avec elle le bonheur.

—Voulez-vous ma main ? elle n'est point, élégamment gantée comme la vôtre.

Il arracha et déchira en mille pièces les Boivin gris-perle qui venaient d'avoir un légitime succès au bal :

—Pour toucher votre petite main aristocratique, murmura-t-il, aucune espèce de gant n'est digne, mais vous pouvez sans crainte la mettre dans celle d'un ami d'un loyal ami, qui ne pressera jamais avec bonheur d'autres doigts que les vôtres.

Il prit, pour la guider dans l'escalier, sa petite main moite et tremblante ; sa main d'homme aussi tremblait ; ce n'était pour tous deux ni de froid, ni de peur.

Quand il fut seul dans sa chambre, il réfléchit au mystère dont il croyait avoir la clef, déplora ses folies de jeunesse et peut-être aussi, mais tout bas, la curiosité des femmes qui veulent tout connaître.

## VIII

VISITE IMPORTUNE

—On demande madame au salon, disait, environ quinze jours après le bal, la femme de chambre d'Annonciade.

—Moi ! une visite ?... Vous savez bien, Augustine, que je ne reçois personne, que je ne connais personne.

—C'est une grande dame venue en voiture dans une superbe toilette ; avant de descendre elle a demandé plusieurs fois au valet de pied si c'était bien là que demeurait le professeur de rhétorique, et, sur sa réponse, elle a quitté sa voiture et m'a priée de prévenir madame de sa visite.

—Cela doit être quelque erreur, murmura Annonciade ennuyée ; cette dame est sans doute la mère d'un élève ; je me rends au salon.

—Madame va changer de robe ?

—Vraiment non, je ne tiens point à plaire et je ne veux pas lutter avec ces dames de recherche de toilette.

—Cependant, pour la première fois que madame reçoit...

—Madame montrera qu'elle est simple et faite pour la retraite dans laquelle elle s'enferme, murmura Annonciade avec mélancolie.

—Si madame voulait... reudit avec instance la femme de chambre.

Annonciade s'achemina vers le salon sans écouter davantage ; elle était ennuyée qu'une visite importune vint la troubler dans l'asile où elle cachait ses peines et sa vie.

—Pourquoi le monde ne m'oublie-t-il pas ? soupirait-elle en entrant dans l'appartement.

Une femme qui n'était plus très jeune, mais qui conservait de nobles restes de grande beauté, se tenait debout, examinant curieusement les menus détails de la petite pièce dans laquelle on l'avait introduite. Rien ne devait flatter les goûts d'une femme riche ou prétentieuse. Une sévère sobriété avait présidé à l'ameublement de toute la maison, et si le bon goût se trahissait parfois, la simplicité dominait toujours.

Les deux femmes s'avancèrent l'une vers l'autre, se mesurant du regard et devinant dans ce premier coup d'œil les oppositions de leur nature.

—Qui ai-je l'honneur de recevoir ? demanda Annonciade.

—Mon nom vous est sans doute parfaitement inconnu, répondit l'étrangère en lui présentant une carte illustrée d'une couronne sur laquelle Annonciade lut : Comtesse Florine de Laboyrie. Mon seul titre, madame, pour oser me présenter chez vous, est ma fraternité avec un mauvais sujet qui fait partie de la classe de votre mari.

—En dois conclure, madame, reprit Annonciade avec une sèche politesse, que c'est Amédée que vous désirez voir, car vous ne supposez pas que je m'occupe de sa classe.

—Je ne suppose rien, madame, sauf l'influence naturelle que toute femme exerce sur son mari ; c'est à celle-là que je viens faire appel pour obtenir l'indulgence d'un grand garçon de dix-huit ans, très paresseux et très indiscipliné, parce qu'il se sait riche.

—Je vous assure, madame, que je suis complètement étrangère à ce qui concerne la classe d'Amédée et que vous plaidez beaucoup mieux votre cause que...

Elle s'arrêta au moment de dire, saisie d'une subite défaillance au cœur. Est-il donc vrai qu'une autre femme userait de son influence pour obtenir quelque chose d'Amédée ?

—Alors, madame, si vous me refusez votre concours, permettez-moi d'attendre le retour de votre mari pour réclamer sa bienveillance. Il est quatre heures, je crois, ajouta-t-elle en tirant une montre grande à peine comme un médaillon et tout enrichie de diamants, la classe est finie.

—Amédée sera ici dans quelques minutes, murmura Annonciade qui, en ce moment, eût voulu qu'il ne rentrât pas.

Elle comptait les instants au battement de son cœur. Ah ! quel abîme elle avait creusé à la souffrance ! En s'éloignant de la vie d'Amédée, elle s'était réduite à voir dans toute femme une rivale. Celle que ses yeux ne cessaient d'examiner avait en partage la beauté, la fortune et un titre nobiliaire ; n'était-ce pas pour combattre, si la coquetterie faisait partie de son lot, des armes bien puissantes et bien redoutables ? La raison lui disait en vain qu'Amédée était au-dessus d'un blessant soupçon ; l'affection qu'elle comprimait et qui dévorait son cœur, faisait taire la raison pour soulever les arguments de la passion, toujours si orageuse.

La porte s'ouvrit, Amédée entra. Annonciade était si absorbée qu'elle ne l'avait pas entendu venir. Elle tressaillit et fit un léger effort pour se retirer ; au fond, elle voulait rester. Amédée salua de l'air le plus gracieux la comtesse de Laboyrie :

—Quel rayon de soleil, dit-il, dans notre petit et modeste réduit ! Qui nous vaut, madame, la joie et l'honneur de votre présence ?

—Le désir de connaître madame, répondit la comtesse en se tournant vers Annonciade, et d'en faire un auxiliaire pour vous adoucir.

—Vous êtes trop riche de vous-même, reprit Amédée sur ce ton badin qui suppose une certaine familiarité dans les relations, pour avoir besoin d'aide ou d'influence auprès d'un pauvre professeur, qui ne fait trembler personne, pas même ses élèves.

Annonciade, toujours debout, fit un pas vers la porte, pendant qu'Amédée avançait avec empressement un fauteuil à la comtesse.

—Ne vous retirez pas, madame, dit celle-ci à Annonciade, je n'ai rien de particulier à dire à M. Amédée.

Le jeune professeur prit la parole avec vivacité, croyant servir Annonciade, dont il connaissait l'antipathie pour les visites :

—Excusez cette enfant sauvage, madame la comtesse, elle ne vit qu'au jardin avec ses plantes et ses fleurs.

La comtesse salua, Annonciade ouvrit et ferma la porte avec fracas :

—Il veut être seul, pensa-t-elle.

Étrange maladie que cette jalousie qui rongait si cruellement le cœur de la jeune femme. Pendant une demi-heure, elle erra comme une folle dans les allées désertes, brisant les branches, effeuillant les fleurs sans vivacité et machinalement, dans une absence de son âme, restée au salon, où madame de Laboyrie parlait classe, répétitions, retenues, congés, pensums et toutes choses aussi sentimentales.

Quant Amédée accourut au jardin, joyeux comme un écolier délivré, elle lui demanda sèchement :

—Quel est cette comtesse ?

—Une femme charmante, répondit Amédée sans prendre garde à la perfidie de la question, lui qui savait si bien pourtant qu'il ne faut jamais répondre à une femme sur une autre femme sans s'assurer avant qu'elle veut la vérité.

—Charmante ! dit Annonciade aigrement, vous n'êtes pas difficile, c'est une vieille femme.

—Une vieille femme de trente ans, reprit Amédée : l'expression est sévère.

—Toutes les femmes ont trente ans, continua Annonciade sur le même ton ; il est permis de tromper sur son âge, cela ne s'appelle pas mentir.

—Il est de fait, dit Amédée, qui s'apercevait un peu trop tard de sa maladresse, que ce genre de mensonge est un enfantillage que se permettent beaucoup de femmes. Quant à la comtesse, elle a peut-être cinquante ans, je ne l'ai pas très bien regardé.

—Bravo ! et vous la trouvez charmante sans la voir ?

—J'ai voulu dire charmante d'esprit, car à présent que je me souviens, elle a... oui, elle a des cheveux gris.

—On en a quelquefois à vingt-cinq ans, dit Annonciade, cela ne prouve rien. Et puis, vous avez mal vu, ajouta-t-elle, devinant les ménagements blessants dont Amédée usait, madame de Laboyrie a les plus beaux cheveux noirs du monde.

Peut-être les teint-elle ? murmura Amédée, à l'étroit dans sa défense.

—Une femme d'esprit ne descend pas là, reprit Annonciade toujours fort sèchement ; une femme d'un esprit charmant.

Elle appuya sur le dernier mot.

—Esprit de salon, dit Amédée cherchant à tourner la difficulté.

Annonciade rit amèrement :